

Dimanche 26 juillet 2026
Prédication du pasteur proposant Darius Giura

Matthieu 13.44-52

Le texte que nous venons de lire clôt le chapitre 13 de l'Évangile de Matthieu, un chapitre entièrement composé de paraboles. Jésus n'y parle qu'en images, et toujours du même sujet : le Royaume des cieux.

Cette expression, notons-le, est propre à Matthieu. Les autres évangélistes parlent du "Royaume de Dieu", alors que Matthieu, lui, écrit plus de trente fois "le Royaume des cieux". Pourquoi cette différence ? Peut-être parce que Matthieu écrit d'abord pour des chrétiens venus du judaïsme, où, par respect, on évitait de prononcer le nom de Dieu et où l'on disait "les cieux" à sa place. Mais qu'est-ce donc que le Royaume des cieux ?

Dans la première parabole de notre texte, Jésus dit que le Royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ. Notons bien la formulation : le Royaume n'est pas seulement le trésor, mais le trésor caché dans un champ.

Cela nous dit d'abord que ce Royaume est à la fois présent et invisible, comme ce trésor enfoui sous la terre. C'est peut-être d'ailleurs pour cela que, tout au long de ce chapitre, Jésus ne parle du Royaume qu'en paraboles et en images. Le Royaume des cieux est une réalité qui nous échappe encore, alors le Christ essaie de décrire l'invisible en images. Le Royaume est semblable à un trésor caché dans un champ.

Le trésor caché... À quoi pensons-nous d'abord quand nous pensons à un trésor ? Peut-être à ces pirates qui enfouissent leur butin sur des îles lointaines, avec une carte et une croix pour marquer l'endroit. Peut-être aux légendes de trésors perdus pendant les guerres : l'or que l'on cachait dans les murs ou dans les jardins avant l'arrivée des armées, et que personne n'est jamais revenu chercher. Peut-être à ces récits d'épaves englouties, chargées d'argent, que l'on cherche encore au fond des mers.

Toutes ces images nous paraissent romanesques, presque folkloriques. Et si elles nous semblent lointaines, c'est que nous vivons dans un tout autre monde. Notre monde, c'est celui des banques, des placements, des marchés, des comptes en ligne. Notre argent n'est plus enfoui, il est déposé, garanti, parfois même investi pour croître pendant que nous dormons. Personne ici n'a jamais eu à choisir un coin de jardin pour y enterrer ses économies.

Mais au premier siècle, il n'y avait pas de système bancaire. Quand on avait un peu d'argent, il arrivait qu'on l'enterre pour le mettre en lieu sûr, à l'abri des voleurs, du feu ou des intempéries. C'était la manière ordinaire de protéger ce que l'on possédait. Et puis il arrivait qu'un propriétaire meure en emportant son secret, sans avoir dit à personne où était caché son trésor. La terre changeait de mains, et voilà que celui qui l'avait rachetée le découvrait un jour, en labourant.

Le Royaume des cieux est semblable à ce trésor caché que l'on découvre par hasard, comme un cadeau inespéré et immérité. Voilà le premier message de ce discours en paraboles : la grâce ne se mérite pas, elle se reçoit, et la parabole se termine dans la joie, car la grâce est toujours génératrice de joie.

Et notons aussi la fin de la parabole : "L'homme qui l'a trouvé le cache ; et, dans sa joie, il va vendre tout ce qu'il a, et achète ce champ."

Une lecture rapide nous ferait conclure que, pour entrer dans le Royaume des cieux, il faudrait vendre toutes nos possessions. Mais le texte est plus subtil que cela, et un détail juridique nous aide à le comprendre. Le droit rabbinique, tel qu'on le retrouve plus tard dans la Mishna, s'est longuement penché sur la question des objets trouvés : un trésor découvert dans un terrain revient d'abord à celui qui possède ce terrain. Or notre homme trouve ce trésor dans un champ qui n'est visiblement pas le sien. S'il veut le posséder légitimement, il doit acquérir le champ tout entier.

Voilà pourquoi il vend tout ce qu'il a. Ce n'est pas un acte religieux de dépouillement, c'est le geste tout simple d'un homme qui rassemble de quoi acheter, parce qu'il a compris que ce champ contient infiniment plus que ce qu'il lui coûtera.

Et remarquons qu'il n'y a dans ce verset aucun impératif, aucune obligation. Jésus ne dit pas "allez et vendez". Il raconte ce qui arrive naturellement à un homme dont l'échelle des valeurs vient d'être renversée. Cet homme ne se prive pas en serrant les dents, il n'obéit à aucun commandement, il agit dans la joie de sa découverte, et cette joie a simplement redistribué ses priorités. Ce qui lui paraissait précieux la veille a cessé de peser, parce qu'il a vu quelque chose de plus grand.

C'est cela aussi que la parabole nous donne à entendre. La grâce est semblable à cette découverte inattendue que nous ne méritons pas, mais qui fait naître la joie, et cette joie change nos priorités.

Vient ensuite la parabole du marchand qui cherche de belles perles, et l'on a d'abord l'impression de relire la même histoire. Une découverte, une vente, une acquisition : tout semble parallèle. Mais il y a une toute petite différence, et elle est essentielle.

"Le royaume des cieux est encore semblable à un marchand qui cherche de belles perles. Il a trouvé une perle de grand prix, et il est allé vendre tout ce qu'il avait, et l'a achetée."

Dans la première parabole, le Royaume était comparé à un trésor caché. Ici, il est comparé à un marchand, c'est-à-dire à quelqu'un, et plus précisément à quelqu'un qui cherche. Le déplacement est considérable, puisque nous ne sommes plus du côté de l'objet caché, mais du côté de celui qui le cherche.

Le mot grec employé ici et traduit par "marchand" est *emporos* : il désigne le négociant qui voyage, celui qui prend la mer et les routes caravanières pour aller

chercher la marchandise au plus près de la source. Ce marchand est un professionnel, il sait ce qu'il cherche, sa quête est précise.

Il faut d'ailleurs se souvenir de ce qu'était une perle au premier siècle, car nous n'en avons plus idée. Dans l'Antiquité, les perles se pêchaient : il fallait aller les chercher dans le golfe Persique, en mer Rouge ou jusqu'aux côtes de l'Inde. Des plongeurs descendaient en apnée, au péril de leur vie, pour remonter des huîtres dont l'immense majorité ne contenait rien.

Une seule perle parfaitement ronde et sans défaut pouvait valoir une fortune. Plinie l'Ancien, qui écrit au premier siècle de notre ère, les place tout en haut de l'échelle des choses précieuses, au-dessus de l'or et des pierreries, et il raconte que Cléopâtre en a dissous une dans du vinaigre pour prouver qu'elle pouvait boire, en un seul geste, la valeur d'un royaume.

Alors regardons ce marchand. Il a cherché longtemps, il a enfin trouvé, et que fait-il ? Il vend tout ce qu'il a pour l'obtenir. Il est dans la même joie que celui qui a trouvé le trésor dans le champ. Ce sont deux chemins totalement différents, et pourtant, devant ce qu'ils ont trouvé, tous deux font exactement la même chose.

Il y a le chemin de la surprise, celui de l'homme qui ne demandait rien et à qui tout arrive au milieu de son travail. Et il y a le chemin de la quête, celui du marchand qui a cherché toute sa vie : "Cherchez, et vous trouverez", disait Jésus quelques chapitres plus tôt dans ce même évangile.

Le Royaume des cieux est cette découverte inattendue, imméritée, qui procure la joie. Et le Royaume est aussi cette quête, cette recherche patiente de celui qui poursuit la perle rare. Certaines et certains d'entre nous ont été saisis un jour sans rien avoir demandé. D'autres sont plutôt dans le mouvement de la recherche. En ce sens, on peut citer Blaise Pascal qui, dans ses Pensées, au fragment intitulé "Le mystère de Jésus", met ces mots dans la bouche du Christ : "Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé."

Et puis, dans notre texte, il y a aussi cette parabole du filet jeté dans la mer : "Le royaume des cieux est encore semblable à un filet jeté dans la mer et ramassant des poissons de toute espèce. Quand il est rempli, les pêcheurs le tirent ; et, après s'être assis sur le rivage, ils mettent dans des vases ce qui est bon, et ils jettent ce qui est mauvais. Il en sera de même à la fin du monde. Les anges viendront séparer les méchants d'avec les justes, et ils les jetteront dans la fournaise ardente, où il y aura des pleurs et des grincements de dents. Avez-vous compris toutes ces choses ?"

Le ton change ici par rapport aux deux premières paraboles, puisqu'un jugement y est prononcé. Nous étions dans la joie d'une découverte, nous voici devant un tri, une séparation, une fournaise. Et pourtant, c'est toujours du même Royaume qu'il est question.

Il y a plusieurs lectures possibles de ce texte. Dans une première approche, on peut y voir une image de l'Église : le Royaume des cieux serait ce filet qui ramasse tout, le bon et le mauvais, et une fois sur le rivage, ce sont les anges qui se chargeront de faire le tri.

Notons bien que ce ne sont pas les poissons qui décident entre eux qui est bon et qui est mauvais : ce sont les anges qui trient. Le jugement ne nous appartient donc pas. C'est une parole libératrice, et c'est aussi une parole exigeante, car elle nous retire un pouvoir que nous aimons beaucoup exercer, celui de dire qui est dedans et qui est dehors. Le filet, tant qu'il est dans l'eau, reste mélangé, et il ne nous revient pas d'anticiper une séparation qui appartient à Dieu seul.

Dans une autre perspective, on pourrait voir dans ce filet non pas seulement une image de l'Église, où il y a toutes sortes de poissons, mais une image de ce que nous sommes, chacune et chacun. Car en chacun de nous, il y a des poissons de toute espèce. En nous, il y a de la compassion et de l'orgueil, de l'égoïsme et de la générosité : nous sommes faits de contradictions.

Paul le confesse lui-même dans la lettre aux Romains : "Je ne fais pas le bien que je veux, mais je pratique le mal que je ne veux pas." Il reconnaît qu'il porte en lui cette contradiction, et il l'écrit au présent, en tant que croyant. Or c'est au sein de cet être mélangé et contradictoire que le Royaume de Dieu prend naissance. Alors la parabole devient pour nous une grande parole d'espérance. Nous savons bien que nos vies ne sont pas transparentes, qu'il y a en nous du mélange. Mais c'est au creux de ce mélange que vient naître le règne de Dieu.

Et si ce filet mélangé, image du Royaume, c'est nous, alors le tri final n'est pas d'abord un tri entre les personnes : il est un tri en chaque personne.

Et la grande espérance que nous trouvons dans cette parole, c'est que, lorsque viendra le temps de Dieu, tout ce qu'il y a d'ambigu en nous, tout ce qui est de l'ordre de l'orgueil, de nos convoitises, de nos avarices, tout cela sera brûlé pour ne laisser subsister que ce qu'il y a de plus beau en nous.

Nous retrouvons d'ailleurs cette même image chez Paul, dans la première lettre aux Corinthiens, lorsqu'il décrit le jour du Seigneur comme un feu qui éprouvera l'œuvre de chacun. Ce qui brûlera, c'est ce qui n'avait pas besoin d'être éternisé. Et ce qui demeurera, c'est le meilleur de notre propre histoire. Le feu de Dieu n'est donc pas un feu qui détruit, il est un feu qui délivre en nous ce qui mérite de durer.

Jésus achève son discours par une dernière image : "C'est pourquoi, tout scribe instruit de ce qui regarde le royaume des cieux est semblable à un maître de maison qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes."

Des choses nouvelles et des choses anciennes. L'Évangile est cette articulation entre ancien et nouveau. L'évangile n'est pas quelque chose de complètement

nouveau sinon on ne comprendrait rien, mais pas quelque chose de complètement ancien sinon on aurait rien à apprendre, l'Évangile se tient dans cette tension entre l'ancien et le nouveau, c'est une relecture mise à jour si on veut. On peut même dire que l'évangile est une relecture des choses anciennes. La Bible elle-même ne fait rien d'autre : le peuple raconte la sortie d'Égypte, puis il la raconte à nouveau depuis l'exil de Babylone, et le même récit ancien devient à chaque génération une parole neuve.

Le même texte ancien, donc, et à chaque génération une parole nouvelle.

"Avez-vous compris toutes ces choses ?", demande Jésus à ses disciples. Ils répondent oui, un peu vite peut-être. Nous, nous pouvons répondre plus modestement : non, nous n'avons pas tout compris, mais nous avons entrevu quelque chose. Et cela suffit pour nous lever et retourner au champ, car le trésor y est déjà.

Amen.